

AVANT-PROPOS

Les yeux de Louis Gaulis brillent de mille histoires qu'il transmet, recrée ou invente. Ses rencontres, lectures, souvenirs et voyages lui en fournissent mille autres qu'il aime partager de vive voix. Louis Gaulis, improvisateur, conteur, ethnologue, acteur, voyageur et témoin, fut délégué de la Croix-Rouge et mourut en mission pour elle au Liban, en 1978. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se révéler écrivain.

Nicolas Bouvier parlera de lui mieux que personne dans L'Échappée Belle (Genève: Éditions Métropolis, 1996), où il décrit son ami genevois habité par une véritable « famine d'ailleurs ». Gaulis est curieux de tout, prend les choses graves avec le sourire, observe et s'interroge. Il aborde le théâtre par le biais du cabaret littéraire. Avec Bernard Haller à l'origine du « Moulin à Poivre », il y joue ses propres textes – tandis que pour la radio, il en écrit d'autres qu'il interprète avec son complice Jean-Pierre Rambal. Cette première étape de voyages sur la scène exerce sa fantaisie; son goût, ses dons vont le rapprocher d'un artiste qu'il admire: François Simon.

C'est pour lui qu'il écrit sa première pièce Noces de paille retrouvée presque miraculeusement grâce à Monique Mani et Joël Aguet. En été 1957, Simon met en scène et joue Hamlet à Genève; Louis tient sous sa direction le rôle du premier fossoyeur. Ces représentations ne resteront pas sans

lendemain: 1958 voit l'inauguration du Théâtre de Carouge que François Simon dirigera; pour lui, Gaulis a obtenu la clé de la salle où afflue désormais le public genevois.

Tour à tour grave et gai, léger et sérieux, toujours imprévu, Gaulis joue Shakespeare, Tchekhov, Goldoni... Il lit Henry Miller, Panaït Istrati, Brecht, parmi tant d'autres, du matin au soir et même en voiture. Lors d'un voyage de Paris à Genève, à côté du conducteur, à haute voix, il nous lit Nexus. Il dort si ça se trouve, dix minutes... une photo le montre endormi en hiver sur un radiateur. L'été venu il repart, souvent en Grèce d'où il ramènera sa première grande pièce: Capitaine Karagheuz. Créée le 12 octobre 1960, jouée soixante et une fois au Théâtre de Carouge, elle obtient le Prix Schiller, est traduite puis jouée en Allemagne dès l'année suivante.

Côté théâtre, Louis n'en reste pas là, mais il a tant de cordes à son arc...

On lui doit des articles, des poèmes, des chansons, il prend sa guitare, sculpte à l'occasion et voyage de plus belle, à travers le monde et par l'imagination.

S'il sait prendre ses distances, c'est pour mieux surprendre, de retour dans sa ville ou au théâtre. Sa nouvelle pièce L'Ingénieur Sancho Pança, créée à Carouge, sera représentée en 1964 à l'Exposition nationale, à Lausanne.

En 1965 viennent Les Nénuphars, une commande de Pro Helvetia.

En 1967 Le Serviteur absolu est créé au Théâtre de Carouge: avec humour, Gaulis s'y montre lucide, impi-toyable et plaisant. Les vérités, les réalités qui sont si souvent déplaisantes fascinent et amusent Louis. Ennemi des formules, il les retourne pour conclure: « Tout ce qui est drôle est vrai! »

Quoi d'étonnant? Ce qui lui plaît, qui le fait rire à la ville comme au théâtre, ce ne sont pas les gags, c'est ce qui sonne vrai. D'où son écoute exigeante et les surprises de son rire.

Il reçoit en 1967 le Grand Prix de la Télévision pour sa nouvelle œuvre: La Position du Capitaine Berthe et du Sergent Catherine.

En 1970, il publie un livre de voyages La Suisse insolite, aux Éditions Mondo.

En 1971, il écrit pour la télévision L'Homme au bord de la route.

En 1972, délégué au CICR au Bangladesh, puis au Vietnam, puis à Chypre, il en ramène un merveilleux recueil de nouvelles La Fin d'une corvée de bois (Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 1974).

En 1975, il monte à Chypre un spectacle Paroles entre chien et loup.

En 1976, il écrit en Grèce son roman Zig-Zag Street.

Il donne en 1977 Les Douze Césars du Cirque Suétone... qui sera sa dernière pièce.

Louis Gaulis aimait écouter les gens, attentif aux regards, aux voix, aux paysages, aux conditions de vie. Pour cet homme ouvert, généreux et gai, s'étonner et admirer ne faisaient qu'un. Ses yeux étaient pleins de soleil.

PHILIPPE MENTHA